

## L'AGONIE DE JEAN MOULIN



Extrait d'un récit de de Jean Martin-Chauffier (in « *Grandes Enigmes de la Seconde Guerre Mondiale* » - Ouvrage collectif - Ed. Saint Clair - 1965) et cité dans l'ouvrage du colonel Remy « *La Résistance dans le lyonnais* » (Ed. Famot – 1975)

« A partir du mercredi 23 juin (1944)... commençait la pathétique marche silencieuse de **Jean Moulin** vers la mort. Des tortures qu'il subit alors, on sait peu de chose, sinon une anecdote admirable qui dans son aspect atrocement burlesque force l'admiration.

Ainsi un jour, **Barbie** ayant harcelé **Moulin** pendant plus d'une heure s'arrête de le frapper et le jette pantelant sur une chaise devant son bureau. Il lui donne du papier, un crayon, et lui ordonne d'écrire les noms et adresses qu'il s'efforce de lui arracher. **Jean Moulin** fait semblant d'accepter et griffonne quelque chose sur le papier. Quand **Barbie** passe derrière lui pour lire, il explose de rage. **Moulin** s'est simplement payé sa hideuse figure en dessinant sa caricature.

A partir de ce moment-là, c'est un supplice incessant et intolérable. De leur cellule, **Aubrac** et **Dugoujon** ont pu, par l'ocilleton de la porte, le voir revenir à Montluc, le mercredi soir. Il avait un pansement autour de la tête et paraissait comme désarticulé. Deux soldats allemands le traînaient dans le couloir en le tenant sous les aisselles. Mais il n'avait pas parlé. Il fallait donc le conserver encore vivant. Il fut veillé toute la nuit. On lui donna à boire. On lui tamponna le visage de linges frais et on lui refit son pansement. Le lendemain, ramené à l'Ecole de Santé, l'interrogatoire fut sans doute pire encore. Et ici se situe un témoignage précieux, par la qualité de son auteur et parce que c'est pour ainsi dire le dernier qu'on possède sur **Jean Moulin** vivant.

Le témoin est **Christian Pineau**, interné à Montluc et en attente de déportation via Compiègne Royallieu. Il connaissait **Jean Moulin** pour l'avoir accompagné lors de son dernier voyage dans un petit avion Lysander qui, en mars 1943, les ramenait de Londres en France.

(Christian PINEAU) : « 24 juin 1943. Il est six heures du soir. La journée a été relativement calme. J'ai joué comme d'habitude avec mon caillou, mes cartes, regardé passé les tramways et les femmes. On ouvre ma porte, le sous-officier qui m'a un jour donné du feu pour allumer ma cigarette me fait signe de le suivre.

- « *Pas habiller monsieur, seulement prendre rasoir* ».

De quoi peut-il s'agir ? Pourquoi cette étrange consigne ? Je descends l'escalier sans qu'aucune sentinelle, mitrailleuse au poing, nous accompagne. Rien ne bouge dans la prison. Le sous-officier me fait sortir dans la cour Nord, me conduit vers un banc sur lequel un homme est étendu, gardé par un soldat, l'arme à la bretelle.

- « *Vous raser Monsieur* ».

Quelles ne sont pas ma stupéfaction et mon horreur, lorsque je m'aperçois que l'homme étendu n'est autre que **Max**. Celui-ci a perdu connaissance. Ses yeux sont creusés comme si on les avait enfoncés dans sa tête. Il porte à la tempe une vilaine plaie bleuâtre. Un râle léger s'échappe de ses lèvres gonflées. Aucun doute, il a été torturé par la Gestapo.

- « *Allez monsieur* » répète le sous-officier qui a remarqué mon hésitation.

Je suis là, mon petit rasoir mécanique à la main, devant ce corps à peine vivant dont il va falloir gratter le visage. Le sous-officier part chercher de l'eau et du savon. Je commence l'opération en évitant de heurter les parties tuméfiées du visage. La lame n'est pas bonne. Elle a tellement servi, mais j'arrive peu à peu à dégager le dessus des lèvres, des joues. Pourquoi cette coquetterie macabre à l'égard d'un condamné à mort ? Pourquoi ces soins de toilette ridicules après l'horreur de la torture ? Ce sont là des choses inexplicables qui relèvent de la mentalité nazie. Le sous-officier est parti. Je termine l'opération d'une main un peu tremblante tandis que le soldat regarde avec indifférence, comme s'il attendait son tour dans le salon de coiffure. Le temps passe. Tout à coup, **Max** ouvre les yeux, me regarde. Je suis certain qu'il me reconnaît, mais comment peut-il comprendre ma présence auprès de lui en ce moment.

- « *Boire* » murmure-t-il. Je me tourne vers le soldat - « *Ein wenig wasser* ».

Il a un moment d'hésitation, prend le quart rempli d'eau savonneuse, va le rincer à la fontaine, puis le ramène plein d'eau fraîche. Pendant ce temps je me penche sur **Max**, murmure quelques paroles de réconfort banales, stupides. Celui-ci prononce cinq ou six mots en anglais que je ne comprends pas, tant la voix est brisée, le débit hoquetant. Puis il boit quelques gorgées dans le quart que je lui tends et perd à nouveau connaissance. Personne ne venant me chercher, je reste près de lui contemplant son visage immobile, comme s'il s'agissait d'une veillée mortuaire, tandis que peu à peu la nuit tombe, que les lumières de la prison s'allument. Il est près de 10 heures du soir lorsque le sous-officier passe près de nous.

- " Vous êtes toujours là ? "

Il a l'air surpris, comme si lui-même ne m'avait pas oublié près d'un banc.

- " Tard, vous entrez ? "

Tandis que le sous-officier, agitant ses clés, monte l'escalier derrière moi, **Max** reste étendu sur son banc où sans doute ils vont le laisser passer la nuit. »

C'est dans la journée du 2 ou 3 juillet que **Max** est ramené dans la région parisienne, d'abord au 84 de l'avenue Foch, un des hauts lieux de la torture gestapiste de Paris. De là, on ne tarde pas à le transporter, au trois-quarts mort, dans la villa du SS **Boemelburg** à Neuilly sur Seine. Ce sera la seule occasion, depuis leur arrestation coup sur coup, et avant la mort de chacun, où se reverront les deux grands chefs de la résistance que furent **Jean Moulin** et le général **Delestraint**.

**Max**, écrit sa sœur, Laure Moulin, était allongé sur un divan, le crâne enveloppé de pansements, le visage jaune et meurtri. Il respirait faiblement, seuls les yeux paraissaient vivre en lui. **Delestraint**, amené devant le moribond, est sommé de l'identifier. Avec un souverain mépris il déclare : « *Il m'est impossible de reconnaître qui que ce soit dans l'homme que vous me présentez* ».

Amené à la gare de l'est, installé dans l'express de Berlin, **Jean Moulin** meurt près de Metz. Le corps, descendu à Francfort, est ramené à Paris où il est incinéré au Père Lachaise, le 9 juillet 1943. Il sera ultérieurement transféré, le 19 décembre 1964, au Panthéon. »



Hommage rendu à Jean Moulin, Compagnon de la Libération, par le drapeau des Médailles de la Résistance Française, présenté par Jacques Cristiani.